

ne peut être sauvé de l'effondrement que par l'instauration du socialisme et du communisme.

« En ce qui concerne la politique extérieure, la révolution hongroise est menacée d'une catastrophe complète. Par suite de la décision de la Conférence de Paris d'occuper militairement presque tout le territoire de la Hongrie, l'approvisionnement de la Hongrie révolutionnaire est complètement impossible. Dans cette situation, il ne restait au gouvernement hongrois d'autre moyen que la dictature du prolétariat.

La diplomatie de l'Entente vient de recevoir à un rude soufflet. Et le peuple hongrois comprenant le danger qu'il lui constituait pour ses revendications l'occupation militaire prévue par la Conférence de la Paix (?) a su déjouer à temps cette tentative scélérate et n'est pas disposé à subir bénévolement pareille humiliation. Comme le charbonnier, il entend rester maître chez lui et diriger ses affaires comme bon lui semble. Délivré du joug des Habsbourg, il ne veut pas davantage subir celui des gouvernements étrangers, et plutôt que de consentir à pareil asservissement, il préfère, malgré sa situation économique épouvantable, lutter pour conserver les résultats acquis et pour mener à terme la révolution commencée.

C'est la lutte désespérée d'un peuple qui conscient de ses droits ne veut pas retomber en esclavage.

La révolution est en marche, qui vivra verra... Mais qu'attend la classe ouvrière de ce pays pour témoigner, autrement que par des ordres du jour platoniques, son sentiment de solidarité envers les peuples en révolution ?

Qu'attendez-vous, camarades, pour mettre en demeure vos organisations de se prononcer nettement contre les tentatives d'étouffement dirigées contre les révolutions sociales ?

Dans ce pays qui a su flétrir comme il le méritait les émigrés de Coblenz revenus dans les fourgons de l'étranger, sera-t-il possible qu'on laisse se poursuivre sans de plus véhémentes protestations l'intervention en Russie, en Hongrie et ailleurs ?

SOLITICE.

L'Esprit Révolutionnaire Russe

(Suite)

En 1904, un étudiant pétersbourgeois, Evor Sazonoff, était une bombe sous le carrosse du premier ministre Plehve, le plus grand des réactionnaires de la Russie tsariste ait produit. Sazonoff était de famille aisée, très cultivée. Ses portraits nous montrent un beau visage mâle, intelligent et doux. Son biographe nous dit ses goûts en poésie, son intérêt pour les philosophes et qu'il aimait particulièrement M. Bakounine. Il aurait pu, comme tant d'autres, faire une brillante carrière « sans grande peine. Il s'offrit volontairement au Comité central du parti socialiste-révolutionnaire, pour commettre un acte. Cela s'appelle simplement un acte, cela signifie le sacrifice total. Il dut accepter, d'accepter finalement ses idées. Pendant de longs mois, Sazonoff, Sikorsky et quelques autres camarades vécurent à Pétersbourg sous des déguisements variés, préparant minutieusement leur attentat. Un s'était fait cocher, un autre camelot, pour suivre les voitures et venir du carrosse ministériel, prévoir au jour dit son itinéraire. Sazonoff (1) l'organisateur de leur petit groupe raconte qu'il sortit, quelques jours avant l'attentat, en compagnie de Sazonoff. Ils s'assirent dans un square, au soleil. Sazonoff regarda pensivement ses bottines vernies et dit : « Une fois c'est peut-être tout ce qui restera de moi demain ou après-demain ! » Alors son compagnon l'interrogea : « Qu'éprouverez-vous au dernier moment ? Qu'en pensez-vous ? »

« Une immense joie ! fut la réponse. Au jour convenu cinq révolutionnaires, armés de bombes s'échappèrent sur le trajet du ministre. Ils devaient les jeter à tour de rôle, Sazonoff lui-même étant le dernier. Mais la bombe de Sazonoff détona tout de suite le carrosse blindé. Blessé par des éclats, Sazonoff, avant de s'évanouir, eut encore la force de dire à Sazonoff qui était accouru près de lui : « Je crois qu'il échappe... » Sa dernière pensée était pour l'ennemi qu'il fallait abattre. Soigne dans un hôpital, il n'eut qu'une crainte, celle de parler dans son délire. Préférant mourir de suite, il arracha ses bandes. On n'eut pas le temps de l'exécuter. Des amnisties successives abrégèrent sa peine. Mais quelques mois avant d'être libéré il s'empoisonna au bagne d'Alakoni pour protester contre les mauvais traitements infligés par l'administration à ses co-détenus. Il était un scandale, sa mort le prouvait. Deux fois grand cœur et conscience lucide, cet homme avait donné sa vie. Ce n'est pas à tort qu'il passa pour l'un des plus belles incarnations de l'esprit révolutionnaire russe.

Vers la même époque, un autre intellectuel, Kalléiff, exécuta le grand acte. Sazonoff fut, armé de sa bombe il attendit le passage de la voiture princière, guettant l'occasion propice. Elle se présenta ; mais, derrière les glaces du landau, le tsariste entrevoyait la silhouette de la grande duchesse assise à côté de son mari. Il réfléchit, se dit : « Si je tue le tsar, c'est la peine de frapper l'innocent à côté du coupable. Une scrupuleuse bonté vint à lui. Plus tard dans sa cellule de condamné à mort il regret la visite de cette femme — et sa conviction de justicier ne fléchit pas. Il mourut bravement.

On se souvient des révoltes de la mer Noire (1905). Le nom du lieutenant Schmidt qui prit une part active à leur organisation a été popularisé à l'étranger par une sorte de légende. Il fut matelot, un moment, de la flotte presque entière ; il tint Odesa sous ses canons. Mais il ne croyait pas à succès décisif de l'entreprise qu'il avait pour lui que la portée d'un acte de propagande. Il ne tenta pas de fuir devant la répression. Jugé, condamné, il refusa jusqu'au dernier instant de s'évader (mémoires publiées par Courtisier dans Le Passé « Eyrols »). « Sa mort, disait-il, ne vaudrait rien. Si elle se croyait il tenu d'accepter dans ses ultimes conséquences la responsabilité de ses actes. On le fusilla.

Il y a tant de révoltes, tant de ceux-là, que les noms s'oublient. Ils passent en foule, pareillement dévoués à l'idéalisme et à l'acte. Constant Ferdinand des idées socialistes n'ont pas même laissé de nom, comme les auteurs de l'attentat de l'île des Apothicaires (Pétersbourg) qui se firent sauter eux-mêmes sous le porche de la villa Stolypine.

(A suivre.) V. S. Le Réfl.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

Ministre de la guerre du cabinet Kerensky.

PATRIE

A l'école, au cinéma, dans la presse, partout, on a éduqué et chanté au peuple, sur tous les tons, que sa patrie était limitée par les Vosges, les Alpes, les Pyrénées.

La presse quotidienne, et tous les livres d'éducation payés et primés par les gouvernements et les financiers, enseignent qu'en dehors de ces limites, les intérêts, par conséquent, n'ont pas les mêmes, nous n'avons que des antagonistes, des ennemis.

Sur ces réceptifs officiels, sans réflexion, comme un étourneau, le peuple boit, mange et vit de patriotisme. Il en crève aussi. Celui qui jouit par la sueur des travailleurs, le bourgeois, lui, sait pourquoi il est patriote, et sans tenir compte de ce qu'écrivait Clemenceau dans l'Aurore, le 17 janvier 1888 : « Après tout, les anarchistes ont raison ; les pauvres n'ont pas de patrie », il passe outre.

L'exploiteur, capitaliste, lui, aime sa patrie, laquelle le protège pour vivre sans travailler, et même il la défend le ventre à table ou dans une moutarde embuscade. — Quand cette patrie a besoin de capitaux, vous croyez peut-être que nos prévoyants financiers portent à l'emprunt leurs milliards de mille, comme les pauvres bourgeois se prêtent entre eux.

Natifs que vous êtes ! Leur patrie, c'est le « pèse » c'est l'argent.

Lisez les affiches avec des dessins épatants d'idiotie.

C'est six ou sept pour cent, sans cela, ils la laisseraient tomber la patrie, ils la laisseraient, pour placer leur galette ailleurs, ou elle ferait le plus de petits, juste que et même hors les fameuses frontières des gouvernés, des imbéciles.

Qui donc prouvera que les bourgeois ne pèsent pas leur pognon où il leur rapporte le plus d'intérêt ?

Ce qui montre, simplement, que si tous ceux qui vivent d'œuvre, du travail du peuple, sont patriotes, ce n'est que par esprit de lucre. Qu'on le veuille ou non : la patrie, c'est le capital, la propriété, l'argent.

Alors, par quel droit on nous fait-il que la masse productive, qui n'a, comme propriété que sa carcasse, que ses bras pour travailler, est patriote ? Par quelle suggestion, le prolétaire ne fait-il servir tous ses mouvements qu'à la conservation et à l'amplification du capital, moteur de toutes les guerres ?

De ce fait la guerre est toujours en permanence, et il sera encore malgré la société des nations.

L'histoire nous montre des meurtres, des pillages, des assassinats des peuples, des pillages de produits, perpétrés toujours pour de l'argent.

Avec le capital, c'est toujours la lutte du pauvre contre le riche, du locataire contre le propriétaire, de l'ouvrier contre le patron, d'une nation contre une autre, de l'individu contre l'Etat.

On l'a bien vu, cette dernière guerre n'était-elle pas l'aboutissant de la concurrence commerciale et des compromissions des financiers de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Russie, etc., pour avoir la prépondérance sur le marché mondial ?

Quoi qu'en dise Wilson, la cause du désordre mondial, c'est le fait économique. Les vents de la finance pressentaient que la lutte serait économique. Comme moi, avant 1914, n'avez-vous pas entendu les bourgeois dire qu'il fallait une bonne guerre, soit pour se débarrasser de la lie du peuple, soit pour anéantir les débouchés allemands, soit pour user le stock de matériel de guerre, etc.

L'attentat de Séréjov en fut le prétexte ; le cataclysme monstrueux eut lieu.

Le forfait alla même plus loin que ne l'auraient désiré les proprios du coffre-fort. Le résultat fut des dizaines de millions de tués, des milliards de travaux et d'œuvres détruits, des centaines de milliards à trouver pour payer les pensions, les reconstructions, la bureaucratie, etc.

Le gouvernement pour équilibrer son pouvoir, émet encore et toujours plus de papiers, qui ne sont représentés nulle part. Momentanément c'est facile. Mais après ?

Qui paiera cette différence, sous forme d'impôts de toutes sortes ? Si ce n'est les producteurs ; ceux qui ne peuvent se reposer sans qu'on les écrase casqueront.

Les exploités ne paieront pas, ils se rattrapent sur leurs locataires, leurs ouvriers, leurs acheteurs ; comme le prouvent les Citroën, les Schneider, les Pottin, etc.

Tout à une fin. La guerre capitaliste l'a aussi. Bientôt les loups sortiront du bois. Rira bien qui rira le dernier.

L. Guérineau.

COMMUNICATIONS

Les camarades de Villorbonne sont invités à la réunion du dimanche 30 mars, à 9 heures du matin, salle Emorine, place de la Cité. Une causerie sera faite sur : Lutte des classes ou collaboration des classes.

Le groupe international pour la propagation de la langue internationale ido (esperanto) reforme reprend son œuvre, momentanément interrompue par la guerre.

Pour tout renseignement, s'adresser au secrétaire : La Roche, 17, rue du Sommerard (50).

(Le groupe est affilié à « Emancipata Stelo », Union internationale des Idistes d'avant-garde.) Les camarades de Roubaix sont invités à la réunion du dimanche 30 mars, à 9 heures précises du matin, 104, rue Bernard, Roubaix.

Mourant.

PETITE CORRESPONDANCE

A PLUSIEURS CAMARADES. — Le service de la Libération Sociale est un peu en retard pour les expéditions, nous nous en excusons auprès des amis, la cause en est surtout aux derniers événements et aussi à la difficulté d'aller au réassortiment des volumes, nous prenons nos mesures pour que cela ne se renouvelle pas, et nous espérons pouvoir bientôt donner satisfaction à tous.

Marcel Ingerd demande nouvelles de Goret, de Nancy, lui écrire 253, rue de Bourgogne, à Orléans.

Camarade désire se mettre en relations avec camarades de Suresnes ou environs. Ecrire à Marcel Ingerd, rue de Verdun, à Suresnes.

On désire acheter « Hommes et Choses » (4 volumes, de Boucher de Perthes. Faire offres Léon Proust, Saint-Raphaël (Var).

Un camarade désirent prendre pension dans un milieu ami. Ecrire ou se présenter à « Libération ».

Un camarade désirent acheter des livres de travail à façon. Ecrire à Savary, à « Libération ».

Camarade recherche occasion de matériel pour corbillon. Ecrire au journal.

Un camarade désirent acheter des livres du camarade Asquini Ernégildo. Lui écrire 170, boulevard Drion, à Aniche (Nord).

Bragard Victor est prêt de donner des nouvelles à Alex. Ecrire à « Libération ».

A NOS CAMARADES

Vu le succès de notre numéro spécial rédigé entièrement par M. Clemenceau, ce numéro étant toujours d'actualité, nous avons décidé de faire un nouveau tirage, et nous le mettons à la disposition des camarades de province à raison de 3 fr. 75 les 25, 5 fr. les 50 et 13 fr. le cent rendu franco.

A nous, les chômeurs !

Article entièrement censuré

UNION SACRÉE

Un jour, un jour maudit, ce fut la guerre atroce, Bourget « vint enfin », Barrès devint féroce, Richelieu s'écria : « Les Allemands sont nous, Et je vais en deux temps leur tondre les basanes ! » Willy, le vieux marcheur, fit la morale aux ducs, Daudet lut la charge aux canotiers du roi, Grèce et les « Temps nouveaux » marchèrent « pour le Droit », Clemenceau battait comme les bons apôtres, Qui tiendront jusqu'au bout, grâce à la chair des autres. Humbert servit la France à grands coups de canon, Renoulet et Thomas tapèrent, sur Brion : Si bien qu'après de sang, les bleus, les blancs, les rouges, Ceux des salons dorés, des lupanars, des bouges, Se sont montrés à nous dans le monde éprouvé, Dignes de la poulaille et... de Gustave Herré !

Eugène BIZEAU.

Erratum. — Dans le numéro 6, au lieu de : Avec l'honneur des régimes, lire : avec l'honneur, dans le poème « Nos quintessences morales ».

TRIBUNE FÉMININE

NOTES D'UNE REVOLTEE

En lisant Kropotkine. Règle générale : « Voulez-vous s'émanciper avec moi ? Commencez par imposer un à un les mille préjugés qui vous furent enseignés ! » Nous avons ainsi tout un travail préliminaire à faire pour marcher avec sûreté.

Jamais on ne s'est tant exterminé que sous le régime représentatif. Il faut à la bourgeoisie la domination sur les marchés, et cette domination ne s'acquiert qu'aux dépens des autres, par les obus et la mitraille. Il faut la gloire militaire aux avocats et aux journalistes du Parlement ; et il n'y a pas de pires guerroyeurs que les guerriers en chambre.

Un pays intelligent se rapelle dans sa représentation. Il jurerait d'être représenté par des niais qu'il ne choisirait pas mieux. Les anciens soutenaient leurs esclaves pour enseigner à leurs enfants le dégoût de l'ivrognerie. Parisiens, allez donc à la Chambre voir vos représentants, pour vous dégoûter du gouvernement représentatif.

Les assemblées représentatives sont toutes entachées de nullité ; leurs meilleures lois n'ont été — selon l'expression de Buckle — que l'abolition de lois précédentes, et ces lois ont dû être arrachées par les plumes du peuple, par des moyens insurrectionnels.

Quel que soit le corps représentatif, qu'il soit composé d'ouvriers ou de bourgeois, et qu'il soit même largement ouvert aux socialistes révolutionnaires, il conservera tous les vices des assemblées représentatives. Ceux-ci ne dépendent pas des individus, ils sont inhérents à l'institution. Rien ne peut y être changé tant que la majorité fera loi.

Le régime représentatif a fait son temps. Sa disparition est aussi inévitable aujourd'hui que le fut jadis son apparition. Il correspond au règne de la bourgeoisie, c'est par lui qu'elle règne depuis plus d'un siècle et il disparaîtra avec elle.

L'avenir est au libre groupement des intéressés et non pas à la centralisation gouvernementale, à la liberté et non pas à l'autorité.

Kropotkine.

Femmes qui voulez voter, c'est-à-dire condoler par votre acception l'ordre de choses où nous vivons, je vous demande de méditer ces paroles.

Mariette.

POUR PARAITRE

On annonce la parution prochaine de Notre Voix, qui sera l'organe hebdomadaire d'un groupe d'écrivains et d'artistes dévoués à la cause des opprimés.

Notre Voix publiera chaque semaine des proses et des poèmes de Mmes Louise Bodin, Fanny Clar, Séverine, de MM. Henri Barbusse, Georges Duhamel, Géo, P.-J. Jean, Marcel Marinet, Georges Pioch, Romain Rolland, Han Ryner, André Spire, Charles Vildrac, Léon Werth, Maurice Vieux, etc.

Notre Voix sera illustrée par MM. Marcel Beillon, A. Domin, H.-P. Gassier, Lucien Lagarde, Picard, Le Doux, etc.

Notre Voix publiera 16 pages illustrées, contenant des articles d'actualité, chroniques littéraires, sociales, philosophiques et scientifiques, des échos et articles satiriques, une revue de la presse et des revues, commentaires librement, des chroniques d'art musical, pictural et sculptural.

Notre Voix sera en vente à la Librairie Sociale, 69, boulevard de Belleville.

Adressez tout ce qui concerne Notre Voix à Géo, 71 bis, rue Danrémont, Paris-18.

EN VOYAGEANT

Le compartiment est au complet. Dans un coin une petite femme très brune, figure quelconque assez bien maquillée. Elle lit Excelsior. A côté, un policier de l'armée américaine, gros, fort, tout de suite, il a d'un regard railleur, enveloppé la petite femme, ses yeux sont humides et sa bouche entrouverte comme pour mordre à pleines dents cette chair qu'il convoite. Sur la même banquette, deux soldats touchés, par la guerre, dans leur pauvre carcasse d'homme. — L'un amputé de la jambe gauche, l'autre aveugle.

J'ai pris place dans le coin opposé à celui de la petite dame ; près de moi, un vieux monsieur décoratif et décoré, une vieille dame et son petit chien. Elle peut avoir 80 ans, le visage ravagé par les rides. Elle lit l'Echo de Paris. De temps à autre, elle jette un coup d'œil sur les victimes de la guerre ; on ne sait si il y a admiration ou pitié.

Enfin la glace est rompue, le petit chien aboie, l'amputé le caresse et le trouve joli, la vieille sourit, tire de son sac une boîte de chocolat et l'offre aux soldats.

La conversation roule sur la guerre, le vieux en parle avec suffisance, la vieille se tait, s'étend sur l'héroïsme des Français, la lâcheté des ennemis, leur cruauté. Trois fois elle répète l'histoire de viol commis sur de jeunes religieuses. Les soldats écoutent et mangent le chocolat de la vieille. Un petit rire étouffé en face de moi, c'est la petite brune qui est heureuse de la carcasse de l'Américain.

La vieille questionne l'aveugle ; il semble ne pas entendre. Elle parle alors de la Patrie, de Dieu et de l'Armée ; elle s'exalte, traite les deux soldats de héros sublimes, estime qu'il doit être doux à l'aveugle d'avoir fait un pays le sacrifice de ses yeux.

— J'ai trois fils morts à la guerre, dit-elle, j'en suis fière et heureuse. Je n'ai qu'un regret, la guerre a fini trop tôt, mon petit fils n'a pas eu le temps de faire pour la France, Dieu et l'Eglise le sacrifice de sa vie.

— Madame, votre cœur est comme la peau de votre visage, tout desséché, lui dis-je. J'ai un frère, que je n'ai jamais connu, qui est mort lui aussi, mais de tout autre façon que vos fils. Parmi les méchants, il émergeait par sa bonté. L'univers était sa patrie, il haïssait la guerre. Il aimait tout la douceur, la beauté, la vie. Il fut tué parce qu'il refusa de tuer.

C'est un mort que l'on pleure, mais que l'on admire.

La vieille se tait, le chien gémait, le vieux décoré secoua sa barbe, la petite brune gémit au fil de sa conversation, se sera davantage contre le fils américain et l'amputé me répondit : « Merde alors ! Tu lui en bouches un coin, à la vieille ! Tiens, prends une pipe. »

Je regardai par la portière. Un homme au loin, dans un champ labouré, semblait se rîre de toutes ces fousaises : Dieu, honneur, patrie et droit. Sans phrases, sans forfanterie, à grands gestes, il donnait de la vie. Il ensemençait la terre.

H. SIROLLE.

Pour la Bibliothèque circulante

Après l'annonce parue dans le « Libertaire », de la formation d'une Bibliothèque circulante gratuite, un groupe de camarades vient de se constituer pour mener à bien cette œuvre.

Notre but. — Mettre à la portée des groupes de province une sélection de bons livres et éviter ainsi à nos camarades des recherches toujours longues, souvent infructueuses.

Nous voulons, à cet effet, constituer un certain nombre de lots de livres, que nous mettrons gratuitement à la disposition des groupes.

Chaque lot, de caractère encyclopédique, comprendra des volumes traitant des doctrines anarchistes, des matérialismes, de la critique de la société bourgeoise, des sciences physiques et naturelles, des conceptions d'évolution, d'entraide, des Romains sociaux, etc.

Nos moyens. — Pour arriver à ce but, nous faisons appel à tous les camarades qui peuvent et qui veulent participer à notre effort.

Nous avons déjà reçu un certain nombre de bouquins et quelques cotisations, dont nous donnerons la liste bientôt. Merci à tous.

En dehors de cette idée — prêts aux amis de province — nous avons décidé aussi la création à Paris d'une vaste bibliothèque de prêt gratuit, et la formation d'archives dans lesquelles entreraient tous les documents traitant des théories et de la propagande anarchistes.

Pour tout ce qui concerne ces œuvres, adresser : volumes, adhésions, versements, à : Bidault, 69, boulevard de Belleville, Paris (114).

Pour notre ami Lecoq

A la suite de sa condamnation pour refus de se laisser mobiliser, notre ami Lecoq fut dirigé sur la prison de Poissy. Le régime pénitentiaire qui lui était appliqué n'était pas celui auquel il devait être soumis. Lecoq était condamné militaire ne voulait pas être assimilé aux détenus de droit commun, dont le régime est tout autre. Après d'incessantes réclamations et protestations énergiques, il alla jusqu'à faire la grève de la faim, il fut alors transféré au fort de Bicêtre. Là Lecoq avait assisté à une scène de brutalité, des gendarmes avaient frappé odieusement un détenu, protesta vigoureusement.

Pour se débarrasser de cet éternel rouspéteur, on expédia Lecoq à Clermont-Ferrand, d'où il fut dirigé et affecté dans un camp de travailleurs. Malgré ces différentes tribulations, l'énergie de notre camarade n'était point abattue et la encore il lui fut donné de protester contre les agissements criminels de la direction du camp. Une épidémie ayant éclaté, les malades par trop nombreux furent laissés sans soins, et plus d'un mourut faute d'être secouru.

Dans une lettre indignée adressée à M. Clemenceau, Lecoq dénonça la coupable indifférence de ses chefs, demanda qu'une enquête soit faite, s'offrant à donner tous renseignements utiles et de dénoncer les responsables de la mort de ses co-détenus.

En fait d'enquête, Lecoq fut réintégré à la prison militaire de Clermont-Ferrand et surveillé plus étroitement que jamais sans qu'on cessât toutefois d'user envers lui de mesures de rigueur. On pouvait donc espérer qu'on laisserait tranquille notre ami, purger sa peine en paix, autant que cela peut se faire en prison et après avoir été inquiet sur son sort nous commençons à penser qu'il pourrait peut-être en tirer sans trop grand dommage et escamotons le recevoir un jour, lorsque l'amnistie serait un fait accompli.

Pauvre Lecoq, nous avions mal calculé, lui n'est pas de ceux qui peuvent rester indifférents devant les faits qui se passent, devant les événements qui se déroulent. Et malgré la triste situation d'emprisonnement, chaque fois que cela se fut possible, dussent-ils douloureusement en pâtir.

A NOS AMIS

Camarades qui trouvez que « le libertaire » vous intéresse diffusez-le, faites nous des abonnés.

Quand dans sa cellule, Lecoq eut connaissance de l'acte de révolte de Collin, de suite, sans penser aux conséquences que cela pouvait entraîner pour lui, dans une lettre ouverte adressée au meurtrier (?) de Clemenceau, il lui fit part de ses sentiments et déclara se solidariser avec lui.

Mais le courage en notre monde est mal considéré et l'on ne pardonne guère qu'à ceux qui restent les leurs aux moments des responsabilités, au moment du danger. Depuis, Lecoq a su ce qu'il en coûtait d'afficher trop de sympathie à l'égard de celui que les juges du 6^e conseil ont condamné à mort. Et heureux de se venger sur notre ami des embarras qu'il manifeste, il lui avait suscité, l'administration pénitentiaire, par ordre supérieur sans doute infligée à Lecoq la peine de soixante jours de cachot, ce qui équivalait pour ainsi dire à une condamnation à mort.

Lecoq, dans ces tristes circonstances, est en droit de compter sur notre courage, effective. Et, si nous ne voulons pas lui rendre dans les cachots de la prison de Clermont-Ferrand, il serait temps que nous lui manifestions.

Que tous ceux qui connaissent Lecoq, individuellement, organisations, etc., que tous ceux qui ont admiré son courage, son refus de se laisser militariser, prennent l'initiative de susciter un vaste mouvement de protestation en sa faveur.

Si nous voulons sauver notre camarade des griffes de ses bourreaux, si nous voulons lui éviter la mort affreuse qu'il attend, il est grand temps qu'on se mette à l'œuvre.

Pour sauver Lecoq, camarades, à l'œuvre ! Les Amis du « Libertaire ».

Littérature et Propagande

Certains écrivains qui sont des esprits libres, sinon absolument libertaires, n'ont pas de chance. Tel est le cas de mon ami Léon Werth, sans doute aussi d'Henri Barbusse et de quelques autres. Comprendre, apparaître, une tâche si difficile pour certains. Léon Werth avait écrit :

« Je fais la guerre, dit M. Clemenceau. — Je ne fais pas la guerre, répond Léon Werth. Mais il paraît que le nom de Lecoq ne doit pas sortir du petit cercle fermé que l'on sait. Faut-il préciser davantage ? Personne n'a jamais tenté d'accomplir selon les principes Caillaud-Wilson l'attitude de Lecoq ; les différences entre les hommes s'expliquent par les hommes eux-mêmes. Lecoq est un ouvrier, un homme d'en-bas, un anarchiste, un révolutionnaire contre la tyrannie d'en-haut. Caillaud et Wilson sont des hommes d'Etat, tout le monde le sait, personne le nie. De Caillaud je ne dirai rien que l'on ne sache déjà : cet homme d'Etat bourgeois est en prison pour avoir voulu une politique qui peut-être eût évité la boucherie, et la en fait évitée par deux fois en 1911. La pudeur la plus élémentaire incite à s'abstenir de critiques envers un homme emprisonné. Quant à Wilson, je suis si peu digne de sa valeur idéaliste que lui prêtent nos naïfs « républicains », que je fus un des premiers dans ce qu'il faut dire à protester contre la suspension des journaux socialistes ou libertaires d'Amérique, contre l'emprisonnement de Debs, de Morley, de frères Magon et autres militants tombés à bas victimes de l'impérialisme ; je fis reproduire dans C. O. F. D. un article de Romain Rolland intitulé « Voir livres d'Amérique » où l'auteur, de M. de Morley, nous mettait au courant des conditions de la guerre formulées par de nobles esprits d'Amérique que nous ne connaissons pas jusqu'au bout.

Le nom de Wilson n'est qu'une arme accidentelle et imparfaite.

Tout cela n'empêche pas que Wilson, que Georges Pioch qualifiait très justement de « presbytérien qui veut sa part de Paradis » tout en défendant les intérêts des tristes américains, ne freine l'attitude aux prétentions impérialistes des parties annexées ou des traités léonins susceptibles d'amener dans l'avenir de nouvelles guerres. Si notre ami Lecoq était parvenu à nous le suis convaincu qu'il reconnaît la justice de ces observations objectives.

Ni Wilson ni Caillaud ne sont des nôtres ; l'auteur de l'article anonyme croit-il nous l'apprendre ? Mais n'avons-nous pas le droit, et je dirai même le devoir de juger impartialement les hommes et les choses et d'examiner dans le chaos de la société les facteurs qui, souvent malgré eux, concourent à la marche au progrès ?

En ce qui concerne l'amnistie, est-ce que tous les ordres du jour des divers organisations ouvrières ont des allures de sollicitations ou de demandes de pitoyable pardon ? Et qui donc a parlé de s'abaisser pour obtenir cette mesure de justice ? Je ne comprends pas ce que mon contradicteur appelle « certains procédés ».